

la femme, chez nous, ne s'assoit jamais à la table du maître (le mari), lorsqu'il fait à un étranger les honneurs de sa maison.

Il faudrait que nos visiteurs ne se fussent pas assis toujours aux tables les plus relevées du pays. Je conçois que ce fait, dont la singularité les a tant frappés, se soit réalisé dans certaines conditions, où l'aisance apparente couvre quelquefois des privations réelles.

Si ces Messieurs avaient descendu un degré de plus de l'échelle sociale, ils auraient remarqué, dans une proportion plus grande, ce qu'ils appellent la dégradation de la femme.

Pour moi, Messieurs, qui visite, chaque année, tantôt une partie de la Corse et tantôt une autre, je n'ai pas eu l'occasion d'observer les faits dont je contredis ici les conséquences d'ailleurs si mal déduites.

On dit, en second lieu, qu'on a vu, dans notre île, l'homme allant à cheval, et la femme cheminant péniblement à pied et portant un fardeau ; et l'on en conclut : Voilà la condition de la femme en Corse !

Encore un mot, Messieurs, sur l'état moral de la Corse et je finis. Je vous ai dit l'amour vif, profond, excessif à certains égards qui confond les cœurs d'une même famille.

Je ne puis passer ici sous silence un trait historique qui honorerait à tout jamais le caractère religieux et hospitalier de mes compatriotes.

Je crois, Messieurs, vous avoir donné, dans le rapide exposé que vous venez d'entendre, une idée juste et vraie de l'état moral de la population corse.

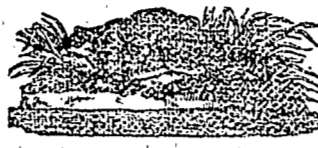
Je crois, Messieurs, vous avoir donné, dans le rapide exposé que vous venez d'entendre, une idée juste et vraie de l'état moral de la population corse.

Je crois, Messieurs, vous avoir donné, dans le rapide exposé que vous venez d'entendre, une idée juste et vraie de l'état moral de la population corse.

Je crois, Messieurs, vous avoir donné, dans le rapide exposé que vous venez d'entendre, une idée juste et vraie de l'état moral de la population corse.

(1) Cet amour se produit chez nous avec la même énergie, dans tous les rangs de la société, depuis le plus infime jusqu'au plus élevé.

dent. Elle sait que Jésus-Christ a dit aux peuples comme aux individus : " Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît."



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1847.

AVIS IMPORTANT.

Nos abonnés retardataires sont priés de nous faire tenir le montant qui nous est dû. Ils aiment bien à recevoir les Melanges régulièrement ; pour lors qu'ils veulent bien aussi nous payer régulièrement.

DISSOLUTION DU PARLEMENT.

Nous disions dans notre dernière feuille que nous nous attendions à voir sortir le lendemain la proclamation, annonçant la dissolution du parlement et ordonnant de nouvelles élections.

INDEMNITES POUR LE BAS-CANADA.

Comme nous le disions dans notre feuille de Vendredi, nous nous proposons de faire quelques remarques à propos de l'indemnité pour les pertes essuyées par le Bas-Canada durant les malheureux événements de 1837 et 38 ; nous voulons aussi dire un mot pour faire voir combien l'Aurore des Canadas a tort de faire la guerre à l'Association d'Indemnités du Comté des Deux Montagnes.

Nous aurions pu concevoir ce fait, si nous avions eu en face des adversaires, des bretons ; mais de la part de Canadiens, d'hommes qui ont marché à notre tête, qui connaissent tous nos malheurs, et qui peuvent mieux que personnes en indiquer

les causes, nous n'avons pu le concevoir. Nous le disons donc avec amertume, avec douleur, nous ne pouvons plus croire à leur sympathie pour nos maux, car leurs actes sont en opposition avec leurs paroles.

Et d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, était-ce au rédacteur de l'Aurore à faire mille et une recherches et à employer tous les moyens imaginables pour conclure " que ses compatriotes n'ont pas droit à cette indemnité et ne la méritent pas ?"

Le ministère Lafontaine-Baldwin a eu huit mois d'existence sous le bon sir Charles Bagot ; les membres canadiens ont pu croire un instant que l'Angleterre était disposé à leur rendre une entière justice, pour leur faire accepter l'acte d'union.

Nous sommes certains que si le Ministère Lafontaine eût subsisté, la question de l'Indemnité aurait été réglée d'une manière équitable ; mais il lui a fallu déguerpir dès l'instant où l'on n'a plus voulu reconnaître les principes qui étaient la base même de son existence et de son utilité.

MEXIQUE.

Les dépêches du général Scott, — nouvelles espérances de paix.

L'Union de Washington nous a donné, lundi soir, le complément des dépêches officielles du général Scott. La plus importante de celles qui composent cette seconde série, écrite le 18 septembre, trois jours seulement après l'occupation de la capitale, résume les combats successifs qui ont amené ce grand résultat.

Après avoir laissé, dit-il, à Vera-Cruz, Perote, à Puebla des garnisons insuffisantes (nous le craignons du moins) et de nombreux malades ; après nous être vus obligés, à notre grand regret, et par suite de notre petit nombre, d'évacuer Jalapa nous partîmes le 10 août de Puebla, avec un effectif total 10,738 hommes, y compris la garnison retirée de Jalapa et les 2,429 hommes arrivés, le 6, sous la conduite du général Piere.

A Contreras, à Churubusco (journées des 19 et 20 août), 3,498 hommes seulement ont donné, déduction faite de la réserve laissée au dépôt général, des malades et des morts. Aux Molinos del Rey (8 septembre), nous n'avions en bataille que trois brigades avec un peu de cavalerie et d'artillerie ; aux journées du 12 et du 13, nos forces ne s'élevaient qu'à 7,180 hommes ; enfin, après avoir mis garnison dans Chapultepec, nous avons pris possession de la capitale, le 14, avec moins de 6,000 hommes.

Sur cet effectif, nous avons perdu, depuis notre entrée dans la vallée de Mexico : les 19 et 20 août, 1,052 hommes, tant officiers que soldats ; le 4 septembre, 789 ; les 12, 13, et 14 du même mois, 862 ; en tout, 2,703 hommes dont 383 officiers. (Il est à observer toutefois que sur ce nombre, on compte à peine 400 morts.)

L'affaire, reprend le général Scott, qu'il n'ait eu en face d'elle une force trois fois et demie plus considérable, et dans quelques circonstances en proportion plus inégale encore. Notre petite armée a, dans toutes ces occasions, battu, en vue de leur propre capitale, les Mexicains, fors au commencement, de plus de 30,000 hommes placés dans des positions formidables, abrités derrière des retranchements et protégés par des défenses naturelles ou par des travaux d'art.

Il est difficile de résumer d'une manière plus simple et plus éloquente la série d'exploits accomplis en quelques jours par

la poignée d'hommes dont se composait l'armée américaine. Le tableau que fait le général de la situation des Mexicains après ces événements, n'est pas moins frappant de concision et de vérité.

De cet ennemi naguère si formidable par le nombre, par les approvisionnements, par l'artillerie, 20,000 hommes au moins se sont débandés, livrés au désespoir, ne laissant que trois débris d'armée dont le plus fort compte à peine 2,500 hommes errant dans des directions diverses, sans magasins, sans point d'appui militaire, obligés de vivre sur leurs propres concitoyens.

Une dernière dépêche du général Scott datée du 29 octobre, annonce qu'il a reçu le rapport du colonel Child relatif à la défense de Puebla ; et celui du général Lane contenant le récit du combat de Huamantla ; toutefois ces rapports n'ont point encore été reçus à Washington.

Le Courrier des E. U., auquel nous empruntons ce qui précède, ajoute qu'il paraîtrait que M. Trist aurait renouvelé de la part des E. U. des propositions de Paix au Mexique. Il croit d'après les apparences que l'on va enfin en venir à quelque arrangement décisif.

Au contraire il nous semble à nous que c'est la pire situation dans laquelle ils puissent se trouver. C'est pour eux un moment critique, je dirais même un moment dangereux. Un grand écrivain bon penseur aussi, a dit autrefois, en parlant des E. U. et en prévoyant ce qui arrive aujourd'hui, il a dit ce que nous ne faisons que répéter après lui.

Il faut le dire avec douleur : l'établissement des républiques du Mexique, de la Colombie, du Pérou, du Chili, de Buenos-Ayres, est un danger pour les Etats-Unis. Lorsque ceux-ci n'avaient auprès d'eux que les colonies d'un royaume trans-atlantique, aucune guerre n'était probable.

Nous craignons fort que quelque jour Chateaubriand ne se trouve avoir prévu juste et que les Etats-Unis ne trouvent leur perte dans leur grandeur même. Car cet accroissement, cette extension sans fin n'est pas chose naturelle ; l'expérience des siècles nous démontre que tous les empires qui ont voulu ainsi s'étendre au delà de certaines bornes, ont dès lors commencé à s'affaiblir et à décliner.

L'inauguration du chemin de fer de Montréal à Lachine a eu lieu, comme nous l'avions annoncé, vendredi à midi. S. E. Lord Elgin, a fait avec 120 autres personnes le trajet qui a duré 21 minutes pour aller et 20 minutes pour revenir.

Après l'inauguration, Lord Elgin et tous les Messieurs qui avaient pris part à cette fête, se sont rendus chez Donegana pour y prendre une collation. L'hon. M. Ferrier président, a été accueilli avec les plus grands applaudissements.